

Le carnet maudit

Je revenais de vacances avec mes parents. On roulait en campagne, tout était calme à part le chant des oiseaux. Le soleil se couchait, il n'allait pas tarder à faire nuit, je n'aimais pas trop ça mais nous serions chez nous dans un peu moins d'une heure.

Assez soudainement, le soleil se cacha derrière de gros nuages gris et une pluie d'abord fine commença à tomber, le temps que je réalise qu'il pleuvait c'était devenu un vrai déluge.

Nous avions à peine fait quelques mètres quand la voiture s'arrêta, ce qui me fit sursauter, et une fumée légèrement grise s'échappa du capot. Mon père descendit, sous l'averse, pour voir ce qu'il se passait. Il revint dans la voiture, trempé, et nous annonça :

- « J'ai bien peur que la voiture ne reparte pas avant d'avoir vu un garagiste... ».

Maman sortit de la voiture avec un parapluie, je gardais le silence sentant une atmosphère tendue. Je m'apprêtais à demander à mon père s'il savait où on allait dormir, quand ma mère revint, presque en courant, et en répétant en boucle « Là-bas il y a un hôtel, il y a un hôtel ! » On a attrapé quelques sacs dans le coffre et on est partis voir le prétendu hôtel. Papa marmonnait qu'on avait quand même une chance incroyable.

L'hôtel était plutôt petit mais était tout de même imposant et sombre avec des volets qui claquaient au vent. Mon père ouvrit la porte qui grinça, une vieille dame assise derrière un comptoir nous fixait, elle attendit qu'on referme la porte et prit la parole de sa voix chevrotante :

- « Bonjour, oh ! Une enfant, tu vas apporter un peu de vie dans mon vieil hôtel ! Je m'occupe toujours des enfants qui viennent comme si c'était les miens ! Ce sont un peu les miens d'ailleurs. » dit-elle en riant.

Après que mon père lui avait expliqué notre situation, elle nous pria de la suivre vers nos chambres ; je crois d'ailleurs qu'il n'y en avait que quatre.

Le temps que nous nous installions, la nuit était tombée, nous prîmes un rapide dîner puis je partis me coucher. Dans ma chambre il n'y avait que le lit et une chaise, ce qui suffisait pour la seule nuit que j'allais y passer. Je tombais de sommeil, je me mis donc au lit tout de suite, je commençai à sombrer quand je sentis sous ma tête quelque chose de dur. Rallumant la lumière, je mis la main dans mon oreiller et en sortis un carnet avec une reliure dorée.

Soupçonnant d'abord qu'il avait été oublié par un client et dévorée par la curiosité, je ne pus m'empêcher malgré une légère hésitation de l'ouvrir pour en feuilleter quelques pages. Je n'aurais pas dû.

Surprise, je sentis une vague de froid m'envahir qui me donna la chair de poule. Dans le carnet, les lignes s'inscrivaient au fur et à mesure, ce qui me troubla encore plus que je ne l'étais déjà.

*Bonjour chère petite,
suis nos indications.
Tu vas décaler le lit
sur lequel tu as dormi
et tu vas ouvrir la trappe
qui en dessous se cache
tu vas descendre dedans
et ouvrir l'armoire
qui dans la pièce sera.*

Je pressentais quelque chose de mauvais mais j'étais comme forcée à suivre les consignes du livret. Je descendis donc, après avoir poussé mon lit, par la trappe et me retrouvai dans une pièce avec une simple ampoule grésillante au plafond. Dans ce sous-sol se trouvait une armoire que j'ouvris sur ordre du

carnet. Sur l'une des portes était accrochée une glace. À l'instant où j'observai mon reflet, j'entendis un bruit qui me fit sursauter, venu du fin fond de l'armoire. Estomaquée, je vis un jeune garçon d'à peu près mon âge, en sortir, le teint très pâle et l'air terriblement triste. Il se mit à me parler :

- « Bonjour Louna. Je m'appelle Luno. » Sa voix envoûtante me paralysa, et je me sentis obligée, comme avec le carnet, de faire tout ce qu'il me disait. Comme s'il lisait dans mes pensées : il me dit de ne pas avoir peur, et qu'il avait un service à me demander. J'étais désorientée et lui demandai comment il connaissait mon nom. Il reprit :

- « Je disais donc que j'ai un service à te demander. Tu dois me donner un bout de ton âme. »

Le pensant totalement fou, je reculai, apeurée, il m'expliqua que c'était pour lui le seul moyen de survivre, et je fus poussé par je-ne-sais-quelle force, à accepter. Ma conscience me disait le contraire mais ce n'était plus elle qui décidait. Il s'approcha me fixa dans les yeux, j'avais les jambes coupées et je sentis qu'une part de moi-même s'enfuyait, ne pouvant la retenir. Je ne pus qu'attendre, désemparée. J'eus la vague impression qu'il ne prit pas qu'un « bout » de mon âme. Il disparut ensuite dans l'armoire, me laissant seule et terrifiée.

En revenant dans ma chambre, je me sentais étrangement vide, comme s'il ne m'avait laissé qu'une partie suffisante de mon âme pour survivre, comme si je n'avais presque plus d'émotions. Je me rendis compte que je tenais toujours le carnet dans ma main, je le déposai sur la chaise qui garnissait tristement ma chambre et m'endormis, avec le cœur qui battait fort.

Le lendemain, le jour était déjà levé quand je me réveillai. Je ne savais plus si j'avais véritablement vécu mon épouvantable rencontre ou si c'était un simple rêve, je savais juste que le carnet n'était plus sur la chaise, où je l'avais posé.

Arrivée dans l'entrée de l'hôtel, je vis ma mère qui faisait des allers-retours entre la voiture et la bâtisse. Elle m'arrêta pour me dire :

- « Tiens tu es réveillée Louna ? Le garagiste est venu et il est plus de onze heures, nous partons après le déjeuner. »

Elle me tourna le dos prête à retourner à ses occupations, mais fit soudain volte-face :

- D'ailleurs, ce matin j'ai vu un jeune garçon de ton âge sortir de l'hôtel, il était très pâle mais avait l'air vraiment heureux, je ne me rappelle pas l'avoir vu hier, ça m'a donc étonnée. »

Nous partîmes en début d'après-midi de cet incroyable et intrigant hôtel, mais je sentais toujours au fond de moi une impression confuse de vide.

Plus tard dans l'après-midi, une famille arriva, pour faire une halte avant une longue route le lendemain. Dans cette famille, il y avait un petit garçon de huit ou neuf ans. Petit garçon, qui n'allait malheureusement pas tarder à trouver, lui aussi, le soir même, un étrange carnet sous son oreiller.

Jeanne Petit 42